

# Annexe

## TEXTE 1

*Lycéen parisien, Guy Môquet fut arrêté à la gare de l'Est où il distribuait des tracts. Il sera fusillé avec 26 de ses camarades en représailles de l'assassinat de l'officier Karl Hotz. Il est le plus jeune des vingt-sept otages assassinés du camp de Châteaubriant.*

Guy Môquet  
Châteaubriant, camp de Choisel (Loire-Inférieure)  
22 octobre 1941

Châteaubriant, le 22 octobre 1941

Ma petite maman chérie,  
Mon tout petit frère adoré,  
Mon petit papa aimé,

Je vais mourir ! Ce que je vous demande, à toi en particulier petite maman, c'est d'être très courageuse. Je le suis et je veux l'être autant que ceux qui sont passés avant moi. Certes, j'aurais voulu vivre, mais ce que je souhaite de tout mon cœur, c'est que ma mort serve à quelque chose. Je n'ai pas eu le temps d'embrasser Jean. J'ai embrassé mes deux frères Roger et René (1). Quant à mon véritable (2), je ne peux le faire, hélas ! j'espère que toutes mes affaires te seront renvoyées, elles pourront servir à Serge qui, je l'escompte, sera fier de les porter un jour.

À toi, petit papa, si je t'ai fait ainsi qu'à ma petite maman bien des peines, je te salue pour la dernière fois. Sache que j'ai fait de mon mieux pour suivre la voie que tu m'as tracée.

Un dernier adieu à tous mes amis, à mon frère que j'aime beaucoup, qu'il étudie, qu'il étudie bien pour être plus tard un homme.

17 ans et demie (sic), ma vie a été courte, je n'ai aucun regret, si ce n'est de vous quitter tous. Je vais mourir avec Tintin, Michels (3). Maman, ce que je te demande, ce que je veux que tu me promettes, c'est d'être courageuse et de surmonter ta peine.

Je ne peux pas en mettre davantage, je vous quitte tous, toutes, toi maman, Séserge, papa, en vous embrassant de tout mon cœur d'enfant. Courage !

Votre Guy qui vous aime.  
Guy.

Lettres choisies et présentées par Guy Krivopissko (2003), *La vie à en mourir. Lettres de Fusillés (1941-1944)*, Éditions Tallandier, Paris, p. 85.

(1) Jean Mercier, Roger Semat, Rino Scolari.

(2) Serge, le frère de Guy Môquet.

(3) Jean-Pierre Timbaud, ami de Guy Môquet [...], et Charles Michels, trente-huit ans, député communiste de Paris, fusillés à La Sablière le 22 octobre 1941.

## TEXTE 2

*Henri Chuna Bajtszok, après avoir infiltré un réseau de collaborateurs fascistes est chargé d'en éliminer l'un des chefs. C'est au cours de cette mission qu'il est arrêté puis condamné à mort. Il est fusillé à l'âge de 20 ans.*

Henri Bajtszok à son professeur  
Prison de Fresnes (Seine <sup>4</sup>) - 6 octobre 1943

Fresnes, le 6 octobre 1943 à 13 heures

Bien cher Monsieur Peyreigne et dévoué éducateur,

Je ne pensais pas avoir à vous écrire un jour dans de telles conditions, et un tel texte !

Je vais en effet être exécuté dans trois heures. J'ai été arrêté le 1<sup>er</sup> juin pour terrorisme (actes de Francs-tireurs et partisans) et condamné avec 25 frères d'armes le 1<sup>er</sup> octobre, jour de rentrée des classes. Et je me permets de vous adresser l'une de mes trois dernières lettres.

Tout d'abord, et encore, je me dois de vous remercier de la bonne année 41-42, que je vous dois en grande partie. Pour vous remercier d'avoir essayé, en vain évidemment, de me détourner de cette voie où vous pressentiez, je le voyais, que je m'engageais.

Mais, mon cher ami, je me sentais fait un peu autrement que la majorité des jeunes, et j'ai toujours voulu faire ce que je disais, une fois mes décisions prises. Ce qui fait que je ne regrette rien, que de causer de la peine à mes amis et camarades, à mes parents, à mon frère.

Je vais peut-être abuser de votre obligeance, mais je vous prie d'écrire à mon ancien professeur de français, Monsieur Bougnet, aujourd'hui directeur de l'école de garçons Thiers, Le Raincy (S. & O. <sup>5</sup>), en lui exprimant également mes remerciements, et pour le prier de s'occuper activement de mon jeune frère, qui est actuellement élève dans son établissement.

Je vous prie de faire savoir mon sort à mes autres profs, ainsi qu'à Monsieur Bousson et au concierge de l'école, qui le fera savoir à Monsieur Plaud.

C'est, en gros, tout ce que j'avais à vous dire. Ce que je pense, vous le devinez. Je ne regrette rien.

Je ne me sens pas [à] plaindre. Je crois que ma mort sera digne de ma vie.

Je sais pourquoi j'ai vécu et péri. Je vous embrasse très sincèrement en vous remerciant à l'avance.

Au revoir, mon professeur.

Signé : Votre Bajtszok Chuna.

Lettres choisies et présentées par Guy Krivopissko (2003), *La vie à en mourir. Lettres de Fusillés (1941-1944)*, Éditions Tallandier, Paris, pp. 253-254.

(4) Aujourd'hui Val-de-Marne.

(5) Seine-et-Oise, aujourd'hui Seine-Saint-Denis.

### TEXTE 3

*Né dans une famille d'instituteurs à Selencourt (Doubs) en 1926, Henri Fertet fréquente le lycée Victor-Hugo à Besançon. Au cours de l'été 1942, il rejoint le groupe de résistants que dirige Marcel Simon. Sous le matricule Émile-702, il participe à la prise d'un dépôt d'explosifs, à la destruction d'un pylône à haute tension et à l'attaque d'un commissaire des douanes allemand. Arrêté chez ses parents le 3 juillet 1943, il est emprisonné, torturé, et jugé par le tribunal de la Feldkommandantur 560, en compagnie de vingt-six co-inculpés. Il est fusillé le 26 septembre 1943.*

Henri Fertet à ses parents  
Besançon, prison de la Butte (Doubs)  
26 septembre 1943

Chers parents,

Ma lettre va vous causer une grande peine, mais je vous ai vu si pleins de courage que, je n'en doute pas, vous voudrez bien encore le garder, ne serait-ce que par amour pour moi.

Vous ne pouvez savoir ce que moralement j'ai souffert dans ma cellule, [ce] que j'ai souffert de ne plus vous voir, de ne plus sentir sur moi votre tendre sollicitude que de loin, pendant ces quatre-vingt-sept jours de cellule, votre amour m'a manqué plus que vos colis et, souvent, je vous ai demandé de me pardonner le mal que je vous ai fait, tout le mal que je vous ai fait. Vous ne pouvez douter de ce que je vous aime aujourd'hui, car avant, je vous aimais par routine plutôt mais, maintenant, je comprends tout ce que vous avez fait pour moi. Je crois être arrivé à l'amour filial véritable, au vrai amour filial. Peut-être, après la guerre, un camarade parlera-t-il de moi, de cet amour que je lui ai communiqué ; j'espère qu'il ne faillira point à cette mission désormais sacrée.

Remerciez toutes les personnes qui se sont intéressées à moi, et particulièrement mes plus proches parents et amis, dites-leur toute ma confiance en la France éternelle. Embrassez très fort mes grands-parents, mes oncles, mes tantes et cousins, Henriette. Dites à M. le Curé que je pense aussi particulièrement à lui et aux siens. Je remercie Monseigneur du grand honneur qu'il m'a fait, honneur dont, je crois, je me suis montré digne. Je salue aussi en tombant mes camarades du lycée. À ce propos, Hennemay me doit un paquet de cigarettes, Jacquin, mon livre sur les hommes préhistoriques. Rendez le "Comte de Monte-Cristo" à Emergeon, 3, chemin Français, derrière la gare. Donnez à Maurice Andrey de La Maltournée, 40 grammes de tabac que je lui dois.

Je lègue ma petite bibliothèque à Pierre, mes livres de classe à mon cher Papa, mes collections à ma chère maman, mais qu'elle se méfie de la hache préhistorique et du fourreau d'épée gaulois.

Je meurs pour ma patrie, je veux une France libre et des Français heureux, non pas une France orgueilleuse et première nation du monde, mais une France travailleuse, laborieuse et honnête. Que les Français soient heureux, voilà l'essentiel. Dans la vie, il faut savoir cueillir le bonheur.

Pour moi, ne vous faites pas de soucis, je garde mon courage et ma belle humeur jusqu'au bout et je chanterai "Sambre et Meuse" parce que c'est toi, ma chère petite maman, qui me l'a appris.

Avec Pierre, soyez sévères et tendres. Vérifiez son travail et forcez-le à travailler. N'admettez pas de négligence. Il doit se montrer digne de moi. Sur les "trois petits nègres", il en reste un. Il doit réussir.

Les soldats viennent me chercher. Je hâte le pas. Mon écriture est peut-être tremblée, mais c'est parce que j'ai un petit crayon. Je n'ai pas peur de la mort, j'ai la conscience tellement tranquille. Papa, je t'en supplie, prie, songe que si je meurs, c'est pour mon bien. Quelle mort sera plus honorable pour moi ? Je meurs volontairement pour ma Patrie. Nous nous retrouverons bientôt tous les quatre, bientôt au ciel. Qu'est-ce que cent ans ?

Maman rappelle-toi :

“Et ces vengeurs auront de nouveaux défenseurs  
Qui, après leur mort, auront des successeurs.”

Adieu, la mort m'appelle, je ne veux ni bandeau, ni être attaché. Je vous embrasse tous. C'est dur quand même de mourir.

Un condamné à mort de 16 ans.  
H. Fertet.

Excusez les fautes d'orthographe, pas le temps de relire.

Expéditeur :  
Monsieur Henri Fertet,  
Au ciel, près de Dieu.

Lettres choisies et présentées par Guy Krivopissko (2003), *La vie à en mourir. Lettres de Fusillés (1941-1944)*, Éditions Tallandier, Paris, pp. 243-244.

## TEXTE 4

*Guido Brancadoro est fusillé par les Allemands à l'âge de 21 ans, pour avoir participé à de nombreuses actions clandestines : impression et diffusion de journaux et de tracts, sabotages.*

Guido Brancadoro à sa famille  
Prison de Loos-lès-Lille (Nord) - 30 avril 1942

Loos, le 30 avril 1942

Mes très chers parents, père et mère,

À cette heure qui est la dernière pour moi, parce que quand vous recevrez cette présente missive, j'aurai fini de vivre, oui fini, mais courageusement, oui, car c'est en mon pouvoir.

Le seul regret que je puisse avoir à cette heure est de vous avoir causé des ennuis, mais je quitte ce monde avec l'espoir que j'obtienne votre pardon, oui, parce que j'ai ce seul regret et qu'avec le regret, il y a toujours le pardon quand arrive cette heure dernière. Je passe par les armes à dix-neuf heures trente avec mes dernières pensées qui vont vers vous.

Ce sont les Français qui me livrent, mais je crie : "Vive la France", les Allemands qui m'exécutent, et je crie : "Vive le peuple allemand et l'Allemagne de demain".

Recevez pour la dernière fois mon dernier message et les derniers baisers de l'amour, d'amour fidèle.

Adieu, chers parents.

Brancadoro

Lettres choisies et présentées par Guy Krivopissko (2003), *La vie à en mourir. Lettres de Fusillés (1941-1944)*, Éditions Tallandier, Paris, p. 161.

## TEXTE 5

*Il s'agirait de Robert Peletier, fusillé le 9 août 1941 à la Vallée-aux-Loups (Châtenay-Malabry), chemin dit de "l'Orme mort". On ne dispose pas toujours d'informations exhaustives sur certains fusillés, ce qui a permis de donner la parole, à côté de grandes figures célébrées, à des personnes moins illustres.*

Robert à son fils  
Prison de Fresnes (Seine <sup>6</sup>) - 8 août 1941

Prison de Fresnes, le 8 août 1941

Mon Bobby bien-aimé,

Ne pleure pas, mon Bobby, la pensée de tes larmes m'ôte de mon courage.

Mon Dieu ! quand je pense à ton enfance si tourmentée déjà ; quand je pense aux larmes que tu as déjà versées pour moi ; quand je pense que, si jeune, je ne te reverrai plus.

Mais non, je te reverrai, mon Bobby. Dieu nous réunira plus tard, quand tu auras aussi accompli ta tâche sur la terre et je le prierai pour qu'elle te soit moins lourde que la mienne ne l'a été. Et pour cela, je veux aussi te donner des conseils. Travaille, mon Bobby, sois aussi instruit en toutes choses que tu le pourras. Dans quelques années, tu choisiras ta voie. Fais-le posément, en t'interrogeant, en t'interrogeant longuement sur tes goûts, sur tes aptitudes et suis le chemin choisi avec opiniâtreté. Sois doux et bon, mon Bobby, on ne l'est jamais assez. Je ne l'ai pas été toujours assez avec toi et je le regrette aujourd'hui de toute mon âme. Pourtant, tu sais combien ton Papa t'aime et je pense que, dans ton souvenir, c'est cet amour qui l'emportera sur tout le reste.

[...]

Peut-être te sera-t-il donné, si tu travailles bien et si Dieu t'aide, d'être dans vingt ou trente ans un des hommes qui relèvera (sic) la France, qui fera que je ne serai pas mort en vain.

Mais on ne meurt jamais en vain. C'est parce que trop de Français disaient et pensaient le contraire que nous avons connu la défaite avec toutes ses effroyables conséquences.

[...]

Je te bénis, mon Bobby, en demandant à Dieu de t'accorder sur terre à toi, toute innocence, ce que sa justice m'a refusé.

Toute ma pensée va vers toi, je te serre sur mon cœur, je t'embrasse de tout mon âme.

Ton père qui t'aime,

Robert.

Sois fort, sois courageux, sois bon.

VIVE LA FRANCE.

Lettres choisies et présentées par Guy Krivopissko (2003), *La vie à en mourir. Lettres de Fusillés (1941-1944)*, Éditions Tallandier, Paris, pp. 35-37.

---

(6) Aujourd'hui Val-de-Marne.

## TEXTE 6

*Le groupe de résistance La Rose blanche fut fondé au printemps 1942. Le 18 février 1943, Hans Scholl (25 ans) et sa sœur Sophie (22 ans) lançaient des tracts dans la cour intérieure de l'université de Munich lorsqu'ils furent dénoncés par le concierge. Livrés à la Gestapo, ils furent condamnés à mort, puis exécutés avec un de leurs camarades Christoph Probst, âgé de 24 ans.*

L'arrestation de Hans et de Sophie eut lieu un jeudi ; le lendemain, mes parents en furent informés, d'abord par une de nos amies, puis par un étudiant inconnu qui nous téléphona. Ils décidèrent aussitôt d'aller les visiter en prison et de faire l'impossible pour alléger leur sort.

[...]

Personne ne s'était attendu à une telle précipitation ; nous apprîmes plus tard qu'il s'était agi d'une "procédure d'urgence", les juges désirant faire un exemple en les envoyant à la mort le plus rapidement possible.

[...]

Quand mes parents pénétrèrent dans la salle, le procès touchait à sa fin. Ils entendirent presque aussitôt la condamnation à mort.

[...]

Entre temps, mes parents avaient obtenu le droit de visiter une fois encore leurs enfants. Une telle autorisation était d'ordinaire refusée. Entre quatre et cinq heures, ils gagnèrent la prison. Ils ne savaient pas encore que Hans et Sophie vivaient leur dernière heure.

Ils purent d'abord voir Hans. Il avançait dans ses vêtements de détenu, droit, sans lourdeur. Rien d'extérieur ne pouvait atteindre le fond de son être. Ses traits étaient tirés, sa figure plus maigre, comme après un dur combat. Son visage avait maintenant un rayonnement extraordinaire. Il se pencha par dessus la rampe qui les séparait, et leur tendit la main. "Je n'ai pas de haine. Tout cela est loin, loin de moi." Mon père l'étreignit, et dit : "Vous entrerez dans l'histoire, il y a encore une justice." Hans chargea mes parents de saluer pour lui tous ses amis. Quand à la fin il cita encore un nom, une larme coula sur son visage ; il se courba un peu, pour que personne ne la vît. Puis il s'en alla, sans la moindre peur, empli d'une profonde, d'une admirable ferveur.

Ensuite, une garde amena Sophie. Elle portait sa robe habituelle, et marchait lentement, calme, droite. (On n'apprend nulle part à marcher plus droit qu'en prison.) Elle ne cessait de sourire, comme si elle regardait le soleil. Elle prit avec plaisir les bonbons que Hans avait refusés. "Ah ! très bien. Je n'avais pas encore déjeuné." Jusqu'au dernier moment, son comportement fut une splendide affirmation de la vie. Elle aussi avait beaucoup maigri ; mais son visage reflétait une expression admirable de triomphe. Sa peau était fraîche, cela surprit notre mère, et ses lèvres, très rouges et brillantes. "Alors maintenant, dit notre mère, tu ne vas plus jamais rentrer à la maison... - Oh ! Quelques années, maman", fit-elle. Puis, comme Hans, avec conviction, elle déclara : "Nous avons tout pris sur nous, tout." Et elle ajouta : "Ça va faire du bruit."

[...]

Les gardiens nous dirent :

“Ils se sont conduits avec un courage extraordinaire. Toute la prison en était bouleversée. Aussi avons-nous pris le risque-si cela s’était su, il nous en aurait coûté, - de les réunir tous trois avant l’exécution. Nous voulions qu’ils puissent encore fumer une cigarette ensemble. Ce ne furent que quelques instants, mais je crois que cela comptait beaucoup pour eux. - Je ne savais pas que ce fût aussi facile de mourir, dit Christ Probst. Et il ajouta : - Dans quelques minutes, nous nous reverrons dans l’éternité.

Alors, on les emmena, d’abord la jeune fille. Elle marcha dans un calme absolu. Nous ne pouvions pas comprendre que cela fût possible. Le bourreau avoua qu’il n’avait encore vu personne mourir ainsi.”

Et Hans, avant de poser la tête sur le billot, cria, d’une voix si forte qu’on l’entendit dans toute la prison : “Vive la liberté !”

D’abord il sembla que tout fût terminé avec la mort de ces trois victimes.

[...]

Bientôt pourtant, d’autres arrestations suivirent. Au cours d’un second procès, la Cour de Justice Populaire prononça un grand nombre de peines d’emprisonnement, et trois condamnations à mort, celles de Willi Graf, du professeur Huber et d’Alexander Schmorell.

Inge Scholl (1955), *La Rose blanche. Six Allemands contre le nazisme*, Les Éditions de minuit, Paris, pp. 105-113.



## TEXTE 7

*L'action a lieu en mai 1940 à Berlin, au moment où les nazis célèbrent l'occupation de la France. Tandis que certains fêtent ce nouveau succès du régime nazi, Otto Quangel, un contremaître jusqu'à présent uniquement préoccupé de son travail, prend brusquement conscience de l'ignominie du nazisme avec l'annonce de la mort de son fils tué au front. Il annonce cette nouvelle à sa future belle fille déjà engagée dans un groupe d'opposants joint à la résistance. L'entrevue a lieu devant une affiche :*

### AU NOM DU PEUPLE ALLEMAND

Puis trois noms et :

**ONT ÉTÉ CONDAMNÉS À LA PENDAISON POUR CRIME DE HAUTE TRAHISON.  
LA SENTENCE A ÉTÉ EXÉCUTÉE CE MATIN  
AU PÉNITENCIER DE PLOETZENSEE**

Involontairement, il prend les mains de Trudel dans les siennes, et il l'éloigne de l'affiche.

- Qu'y a-t-il donc ? demande-t-elle, toute surprise.

Mais elle suit le regard de Quangel et lit également le texte. Une exclamation, qui peut tout signifier, lui vient aux lèvres : protestation contre ce qu'elle vient de lire, désapprobation du geste de Quangel, ou indifférence. Elle remet son agenda en poche et dit :

- Ce soir, c'est impossible, père. Mais je serai chez vous demain vers huit heures.

- Il faut que tu viennes ce soir, Trudel, répond Otto Quangel... Nous avons reçu des nouvelles d'Otto...

Il voit que toute gaieté disparaît des yeux de la jeune fille.

- Otto est mort, Trudel !

Du fond du cœur de Trudel monte le même "Oh !" profond qu'il a eu lui aussi en apprenant la nouvelle. Un moment, elle arrête sur lui un regard brouillé de larmes. Ses lèvres tremblent. Puis elle tourne le visage vers le mur, contre lequel elle appuie le front. Elle pleure silencieusement. Quangel voit bien le tremblement de ses épaules, mais il n'entend rien.

"Une fille courageuse ! se dit-il. Comme elle tenait à Otto !... À sa façon, il a été courageux, lui aussi. Il n'a jamais rien eu de commun avec ces gredins. Il ne s'est jamais laissé monter la tête contre ses parents par la Jeunesse Hitlérienne. Il a toujours été contre les jeux de soldats et contre la guerre, cette maudite guerre !..."

Quangel est tout effrayé par ce qu'il vient de penser. Changerait-il donc, lui aussi ? Cela équivaut presque au "Toi et ton Hitler" d'Anna (7).

Et il s'aperçoit que Trudel a le front appuyé contre cette affiche dont il venait de l'éloigner. - Au-dessus de sa tête se lit en caractère gras :

### AU NOM DU PEUPLE ALLEMAND

Son front cache les noms des trois pendus...

---

(7) Sa femme.

Et voilà qu'il se dit qu'un jour on pourrait fort bien placarder une affiche du même genre avec les noms d'Anna, de Trudel, de lui-même... Il secoue la tête, fâché... N'est-il pas un simple travailleur manuel, qui ne demande que sa tranquillité et ne veut rien savoir de la politique ? Anna ne s'intéresse qu'à leur ménage. Et cette jolie fille de Trudel aura bientôt trouvé un nouveau fiancé...

Mais ce qu'il vient d'évoquer l'obsède :

“Notre nom affiché au mur ? pense-t-il, tout déconcerté. Et pourquoi pas ? Être pendu n'est pas plus terrible qu'être déchiqueté par un obus ou que mourir d'une appendicite... Tout ça n'a pas d'importance... Une seule chose est importante : combattre ce qui est avec Hitler... Tout à coup, je ne vois plus qu'oppression, haine, contrainte et souffrance !... Tant de souffrance !... “Quelques milliers”, a dit Borkhausen, ce mouchard et ce lâche... Si seulement il pouvait être du nombre !... Qu'un seul être souffre injustement, et que, pouvant y changer quelque chose, je ne le fasse pas, parce que je suis lâche et que j'aime trop ma tranquillité...”

Il n'ose pas aller plus avant dans ses pensées. Il a peur, réellement peur, qu'elles ne le poussent implacablement à changer sa vie, de fond en comble.

Hans Fallada (1965), *Seul dans Berlin*, Éditions Denoël, Paris, pp. 34-35.

## TEXTE 8

**La Rose et le Réséda**

À Gabriel Péri et d'Estienne d'Orves  
comme à Guy Môquet et Gilbert Dru

Celui qui croyait au ciel  
Celui qui n'y croyait pas  
Tous deux adoraient la belle  
Prisonnière des soldats  
Lequel montait à l'échelle  
Et lequel guettait en bas  
Celui qui croyait au ciel  
Celui qui n'y croyait pas  
Qu'importe comment s'appelle  
Cette clarté sur leur pas  
Que l'un fût de la chapelle  
Et l'autre s'y dérobat  
Celui qui croyait au ciel  
Celui qui n'y croyait pas  
Tous les deux étaient fidèles  
Des lèvres du cœur des bras  
Et tous les deux disaient qu'elle  
Vive et qui vivra verra  
Celui qui croyait au ciel  
Celui qui n'y croyait pas  
Quand les blés sont sous la grêle  
Fou qui fait le délicat  
Fou qui songe à ses querelles  
Au cœur du commun combat  
Celui qui croyait au ciel  
Celui qui n'y croyait pas  
Du haut de la citadelle  
La sentinelle tira  
Par deux fois et l'un chancelle  
L'autre tombe qui mourra  
Celui qui croyait au ciel  
Celui qui n'y croyait pas  
Ils sont en prison Lequel  
A le plus triste grabat  
Lequel plus que l'autre gèle  
Lequel préfère les rats

Celui qui croyait au ciel  
Celui qui n'y croyait pas  
Un rebelle est un rebelle  
Nos sanglots font un seul glas  
Et quand vient l'aube cruelle  
Passent de vie à trépas  
Celui qui croyait au ciel  
Celui qui n'y croyait pas  
Répétant le nom de celle  
Qu'aucun des deux ne trompa  
Et leur sang rouge ruisselle  
Même couleur même éclat  
Celui qui croyait au ciel  
Celui qui n'y croyait pas  
Il coule il coule et se mêle  
À la terre qu'il aima  
Pour qu'à la saison nouvelle  
Mûrisse un raisin muscat  
Celui qui croyait au ciel  
Celui qui n'y croyait pas  
L'un court et l'autre a des ailes  
De Bretagne ou du Jura  
Et framboise ou mirabelle  
Le grillon rechantera  
Dites flûte ou violoncelle  
Le double amour qui brûla  
L'alouette et l'hirondelle  
La rose et le réséda

Louis Aragon (nouvelle édition augmentée, 2006), *La Diane française*, Éditions Seghers, Paris, pp. 21-23.

## TEXTE 9

*Ce poème est dédié à vingt-sept résistants fusillés le 22 octobre 1941 par les nazis à Châteaubriant, en Loire-Atlantique.*

### Les fusillés de Châteaubriant<sup>8</sup>

Ils sont appuyés contre le ciel  
 Ils sont une trentaine appuyés contre le ciel  
 Avec toute la vie derrière eux  
 Ils sont pleins d'étonnement pour leur épaule  
 Qui est un monument d'amour  
 Ils n'ont pas de recommandations à se faire  
 Parce qu'ils ne se quitteront jamais plus  
 L'un d'eux pense à un petit village  
 Où il allait à l'école  
 Un autre est assis à sa table  
 Et ses amis tiennent ses mains  
 Ils ne sont déjà plus du pays dont ils rêvent  
 Ils sont bien au-dessus de ces hommes  
 Qui les regardent mourir  
 Il y a entre eux la différence du martyr  
 Parce que le vent est passé là ils chantent  
 Et leur seul regret est que ceux  
 Qui vont les tuer n'entendent pas  
 Le bruit énorme des paroles  
 Ils sont exacts au rendez-vous  
 Ils sont même en avance sur les autres  
 Pourtant ils disent qu'ils ne sont pas des apôtres  
 Et que tout est simple  
 Et que la mort surtout est une chose simple  
 Puisque toute liberté se survit.

René-Guy Cadou, *Les fusillés de Châteaubriant* in Pierre Seghers (1974), *La Résistance et ses poètes (France 1940-1945)*, Seghers, Paris, p. 435.

(8) Poème publié initialement dans *Pleine Poitrine*, en 1945.

## TEXTE 10

*Ce poème est dédié à cinquante otages exécutés au camp de Souge, par les occupants Allemands.*

### Octobre<sup>9</sup>

Le vent qui pousse les colonnes de feuilles mortes  
Octobre, quand la vendange est faite dans le sang  
Le vois-tu avec ses fumées, ses feux, qui emporte  
Le Massacre des Innocents  
Dans la neige du monde, dans l'hiver blanc, il porte  
Des taches rouges où la colère s'élargit ;  
Eustache de Saint-Pierre tendait les clefs des portes  
Cinquante fils la mort les prit,  
Cinquante qui chantaient dans l'échoppe et sur la plaine,  
Cinquante sans méfaits, ils étaient fils de chez nous,  
Cinquante aux regards plus droits dans les yeux de la haine  
S'affaîsèrent sur les genoux  
Cinquante autres encore, notre Loire sanglante  
Et Bordeaux pleure, et la France est droite dans son deuil.  
Le ciel est vert, ses enfants criblés qui toujours chantent  
Le Dieu des Justes les accueille  
Ils ressusciteront vêtus de feu dans nos écoles  
Arrachés aux bras de leurs enfants ils entendront  
Avec la guerre, l'exil et la fausse parole  
D'autres enfants dire leurs noms  
Alors ils renaîtront à la fin de ce calvaire  
Malgré l'Octobre vert qui vit cent corps se plier  
Aux côtés de la Jeanne au visage de fer  
Née de leur sang de fusillés

Pierre Seghers (1974), *La Résistance et ses poètes (France 1940-1945)*, Seghers, Paris, pp. 149-150

---

(9) Poème écrit en décembre 1941, puis publié en janvier 1942 dans le n° 3 de la revue suisse "Traits".

## TEXTE 11

*Hypnos est le pseudonyme de résistant de René Char. Les Feuillettes d'Hypnos sont, en quelque sorte, son journal de bord.*

Le boulanger n'avait pas encore dégrafé les rideaux de fer de sa boutique que déjà le village était assiégé, bâillonné, hypnotisé, mis dans l'impossibilité de bouger. Deux compagnies de S.S. et un détachement de miliciens le tenaient sous la gueule de leurs mitrailleuses et de leurs mortiers. Alors commença l'épreuve.

Les habitants furent jetés hors des maisons et sommés de se rassembler sur la place centrale. Les clés sur les portes. Un vieux, dur d'oreille, qui ne tenait pas compte assez vite de l'ordre, vit les quatre murs et le toit de sa grange voler en morceaux sous l'effet d'une bombe. Depuis quatre heures j'étais éveillé. Marcelle était venue à mon volet me chuchoter l'alerte. J'avais reconnu immédiatement l'inutilité d'essayer de franchir le cordon de surveillance et de gagner la campagne. Je changeai rapidement de logis. La maison inhabitée où je me réfugiai autorisait, à toute extrémité, une résistance armée efficace. Je pouvais suivre de la fenêtre, derrière les rideaux jaunis, les allées et venues nerveuses des occupants. Pas un des miens n'était présent au village. Cette pensée me rassura. À quelques kilomètres de là, ils suivraient mes consignes et resteraient tapis. Des coups me parvenaient, ponctués d'injures. Les S.S. avaient surpris un jeune maçon qui revenait de relever des collets. Sa frayeur le désigna à leurs tortures. Une voix se penchait hurlante sur le corps tuméfié : "Où est-il ? Conduis-nous", suivie de silence. Et coups de pied et coups de crosse de pleuvoir. Une rage insensée s'empara de moi, chassa mon angoisse. Mes mains communiquaient à mon arme leur sueur crispée, exaltaient sa puissance contenue. Je calculais que le malheureux se tairait encore cinq minutes, puis, fatalement, il *parlerait*. J'eus honte de souhaiter sa mort avant cette échéance. Alors apparut jaillissant de chaque rue la marée des femmes, des enfants, des vieillards, se rendant au lieu de rassemblement, suivant un *plan concerté*. Ils se hâtaient sans hâte, nuisant littéralement sur les S.S., les paralysant "en toute bonne foi". Le maçon fut laissé pour mort. Furieuse, la patrouille se fraya un chemin à travers la foule et porta ses pas plus loin. Avec une prudence infinie, maintenant des yeux anxieux et bons regardaient dans ma direction, passaient comme un jet de lampe sur ma fenêtre. Je me découvris à moitié et un sourire se détacha de ma pâleur. Je tenais à ces êtres par mille fils confiants dont pas un ne devait se rompre.

J'ai aimé farouchement mes semblables cette journée-là, bien au-delà du sacrifice.

René Char (1983), *Les Feuillettes d'Hypnos in Fureur et mystère*, Éditions Gallimard, Paris, "Oeuvres complètes", collection bibliothèque de la Pléiade, pp. 205-206.